

❧ ANNE CUNEO ❧  
LE MAÎTRE DE GARAMOND

Antoine Augereau  
graveur, imprimeur,  
éditeur, libraire

Roman

ORBE  
Bernard Campiche Editeur  
Grand-Rue 26  
2002

L'AUTEUR REMERCIE  
PRO HELVETIA FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE  
DE SON SOUTIEN

« LE MAÎTRE DE GARAMOND »  
EST ÉGALEMENT PUBLIÉ EN ÉDITION ORIGINALE FRANÇAISE  
AUX ÉDITIONS STOCK, À PARIS

« LE MAÎTRE DE GARAMOND »,  
CENT VINGT-QUATRIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,  
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,  
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN  
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
ILLUSTRATIONS DE COUVERTURE :  
AU PREMIER PLAT :  
URBAN WYSS, « L'ÉCRITOIRE », VERS 1540  
AU DOS :  
LETRINES ORIGINALES D'ANTOINE AUGEREAU  
POUR L'OUVRAGE « DE EVANGELICA PRAEPARATIONE »,  
D'EUSEBIUS PAMPHILIUS, 1534  
AU QUATRIÈME PLAT :  
ANONYME (HANS ASPER ?), IMPRIMERIE VERS 1535  
PHOTOGRAVURE : IMAGES 3, LAUSANNE  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK  
(IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-123-5  
TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2002 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

À Adrian Frutiger,  
créateur de caractères typographiques,  
un de ceux qui ont fait au XX<sup>e</sup> siècle  
ce que Augereau et Garamond  
ont fait au XVI<sup>e</sup>,  
et grâce à l'amitié de qui j'ai découvert  
le monde de la typographie.

À la mémoire de Wim,  
mon compagnon,  
qui m'a aidée à réinventer  
le maître et l'élève  
perdus derrière les  
célèbres caractères  
qui portent leur nom.

*Augereau..., this pioneer in Paris  
of typography in Roman letter  
who deserves immortality.*

Augereau (...),  
ce pionnier à Paris de la  
typographie en caractères romains  
qui mérite l'immortalité.

STANLEY MORISON,  
historien de la typographie, in  
*L'Inventaire de la Fonderie Le Bé* (1957)

*Qui fit, Tiraquelle doctissime, ut in hac tanta seculi nostri luce, quo disciplinas omneis meliores singulari quodam deorum munere postliminio receptas videmus, passim inveniuntur, quibus sic affectis esse contigit, ut e densa illa Gothici temporis caligine plusquam Cimmeria ad conspicuam solis facem oculos attollere aut nolint, aut nequeant?*

Comment se fait-il, très savant Tiraqueau, que dans cette lumière si grande de notre siècle, où nous voyons reçues chez nous les meilleures sciences par une faveur exceptionnelle des dieux, on trouve çà et là des hommes ainsi faits qu'ils ne veulent ou ne peuvent lever les yeux hors de l'épais brouillard d'outre-tombe de l'époque gothique pour voir l'éclat du soleil?

FRANÇOIS RABELAIS

Lettre à son ami, l'homme de loi André Tiraqueau  
(3 juin 1532)

## NOTE LIMINAIRE

La tradition désigne le caractère typographique que vous avez sous les yeux du nom de garamond. Il date de 1530 environ, et contrairement aux autres « garamond » il ne s'agit pas d'une interprétation, mais bien d'une reconstitution aussi fidèle que possible de l'original, réalisée par le créateur de caractères canadien William Ross Mills en 1994-1995. Cette fonte est attribuée à Garamond pour des raisons que j'expose à la fin de ce livre. Mais aucun document ne l'atteste, et des faits concrets permettent, lorsqu'on y regarde de près, de se poser des questions. Ce qui est certain, c'est, de l'avis de plusieurs experts qui se sont même étonnés de la chose, qu'il s'agit d'une « copie photographique » (*sic*) de caractères datant également de 1530 environ, taillés par Antoine Augereau, son maître d'apprentissage. Il se pourrait en fait que ces caractères soient l'œuvre d'Augereau, dont le nom a été escamoté par l'histoire. Quoiqu'il en soit, la parenté entre les deux fontes est si grande que le lecteur peut considérer que le caractère qu'il lit est celui d'Augereau.

L'italique par contre est bien l'œuvre de Garamond, attesté par des documents incontestables, et gravé vers 1545. Antoine Augereau n'a jamais taillé d'italique. La reconstitution qu'on trouve ici est également l'œuvre de William Ross Mills.

Les lettrines (lettres ornées au début de chaque chapitre) sont celles d'Antoine Augereau.



J'ai modernisé l'orthographe des textes anciens pour en faciliter la lecture mais, à l'exception de quelques prépositions dont l'usage d'époque prêtait à confusion, j'ai respecté le vocabulaire des auteurs.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, les prénoms et les noms propres n'étaient pas plus fixés que l'orthographe elle-même. On rencontre pour la même

personne Galiot et Galliot, Garamond, Garramond, Garramont ou Garamont, Marcihac ou Marcillac, Bocard ou Boucard, Jenson ou Janson, Zwingli ou Zwyngli (et je ne détaille pas la douzaine d'orthographe pour Ulrich), sans parler des noms que ceux qui les portaient traduisaient en latin (par exemple Jean Cauvin devient Calvinus, puis Calvin). Pour la commodité de la lecture, j'ai choisi une graphie et je m'y suis tenue.



Au XVI<sup>e</sup> siècle, le mot « Parlement » que l'on trouve dans les textes d'époque et que je mets dans la bouche des personnages désignait le pouvoir judiciaire et non, comme aujourd'hui, le législatif.

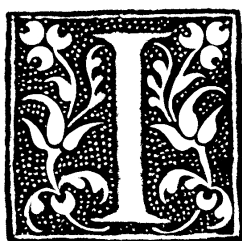
Le mot « savant » pris comme substantif désigne une personne très instruite « qui sait beaucoup de choses », et n'a pas encore la nuance de « scientifique » qu'il a acquise aujourd'hui.

Le mot « imprimeur » signifie en fait au XVI<sup>e</sup> siècle imprimeur-éditeur-libraire (et parfois encore, mais de plus en plus rarement, graveur de caractères). Le mot « éditeur », que j'utilise dans le texte par souci de clarté, n'est en fait pas attesté avant 1700 environ, bien que le verbe latin *edere* dont il vient signifie « produire, faire paraître au jour » (d'où le mot « édit » dès le XIV<sup>e</sup> siècle).

Le mot « clerc » est, jusqu'au concile de Trente (1545-1563), mal défini. « À nos anciens [il] signifiait tantost l'ecclésiastique, tantost se donnait à celuy qu'on estimait scavant, tantost à celui que nous appelons aujourd'huy secrétaire » (définition du XVII<sup>e</sup> siècle). Au XVI<sup>e</sup> siècle, il désigne tout autant celui qui a étudié dans une université ou qui est simplement au service d'un ecclésiastique (et qui jouit des privilèges du clergé même sans être ecclésiastique lui-même) que celui qui a prononcé des vœux de célibat.

« Cordelier » est le nom souvent utilisé en France pour désigner les religieux de l'ordre de Saint-François d'Assise, les franciscains.

DANS LEQUEL CLAUDE GARAMOND,  
MAÎTRE IMPRIMEUR À PARIS,  
SE REND À NEUCHÂTEL, EN SUISSE,  
POUR DÉCOUVRIR LA VÉRITÉ



IL S'ÉTAIT REMIS À faire froid. La journée avait été chaude, presque un jour d'été. Mais vers le soir le ciel s'était couvert, et il avait commencé à pleuvoir. Une giboulée violente d'abord, puis une pluie fine, persistante. Juste avant le coucher du soleil, le ciel s'était ouvert un instant, mais il n'avait pas arrêté de pleuvoir pour autant. Tout avait soudain été teinté de rose, la surface du lac avait semblé lisse. S'il n'était pas sorti de sa boutique juste à ce moment-là, cela aurait, pour lui, passé inaperçu.

Il avait grimpé jusqu'à la Collégiale, ses épreuves sous le bras. Normalement, il les aurait fait porter par l'apprenti, mais ce texte-ci était particulier. Il aurait voulu en discuter un passage avec le ministre Marcourt. Traduire la Bible, c'était une aventure périlleuse dans certains coins du monde. Ici, à Neuchâtel, c'était simplement très difficile.



D'autant plus difficile qu'ailleurs de grands hommes s'y étaient déjà attelés, et qu'il n'était pas, ou pas encore, certain qu'on allait pouvoir faire mieux.

Il était allé frapper à la porte de la cure. Maîtresse Marcourt était venue ouvrir en personne, un petit enfant accroché à ses jupes. C'était à chaque fois un étonnement, la jeunesse de cette femme aux côtés d'un mari qui paraissait vieux, plus vieux qu'il n'était, probablement. Cela se voyait, et même souvent, pour les mariages arrangés, entre riches, mais en la circonstance ce n'était pas le cas. Marguerite de Crane avait épousé Antoine Marcourt de son plein gré.

« Il n'est pas là », avait-elle dit dès qu'elle l'avait vu, sans lui laisser le temps de placer un mot. Encore une surprise. Elle était aussi vive que Marcourt était lent, majestueux, sauf lorsqu'il prêchait, car il était alors tout feu tout flamme, et, à y bien réfléchir, il devenait alors le digne époux de cette accorte personne.

« Je vous laisse ces épreuves, vous lui direz d'examiner le passage que j'ai marqué, il me semble que nous n'y sommes pas fidèles à l'original. »

« Je lui dirai. »

En rentrant, il était passé par l'octroi, pour voir (on ne savait jamais) si les balles de papier qu'il avait commandées étaient arrivées, ou si elles n'avaient pas été retenues. Rien. Si le papetier n'y mettait pas bientôt du sien, il n'aurait plus de quoi travailler.

La nuit était presque totalement tombée lorsqu'il s'était retrouvé devant l'imprimerie ; on percevait à travers le volet le tremblement des chandelles.

Un bruit de sabots. Et soudain, surgi de l'ombre, un homme enveloppé d'un grand manteau, capuchon jusque

sur les yeux, tenant son cheval par la bride. Il s'était arrêté net en le voyant.

« Bonsoir, Messire », était sorti de cette masse sombre. Une intonation étrangère. Pas un Neuchâtelois, et pas un Genevois. L'étranger venait de France.

« Bien le bonsoir à vous. »

« Je cherche l'imprimerie de Pierre de Vingle, on m'a dit que c'était par ici. »

« Eh bien, vous avez trouvé, et l'imprimerie, et Pierre de Vingle. Que puis-je pour vous ? »

« Je m'appelle Claude Garamond, je suis maître imprimeur et je viens de Paris pour vous voir. »

« Entrez donc, Maître. Il est inutile que nous nous entretenions sous la pluie battante. »

Il avait ouvert la porte, et dans la lumière il avait vu que l'étranger avait le visage lisse sous la barbe, et le corps agile. La trentaine, peut-être. Il avait attendu que Claude Garamond attache sa monture et détache son portemanteau. Il l'avait fait entrer.

Son atelier était petit : un compositeur, un encreur, un pressier, un apprenti, et lui-même qui préparait les textes avec l'aide de quelques-uns des savants réfugiés (comme lui) dans la région depuis les persécutions.

Claude Garamond s'était défait de sa cape. Il n'était peut-être pas aussi jeune qu'il avait paru au premier abord : au coin de ses yeux, il y avait de ces rides légères qui trahissent la maturité ou, parfois, la douleur. Le visiteur ne devait pas être loin de la quarantaine après tout, bien qu'il n'y eût pas plus de fil blanc dans son épaisse chevelure brune que dans sa courte barbe. Pas grand, mais exhalant énergie, force décidée, et comme de la rage contenue aurait-on dit.

Il l'avait fait monter à son logis, l'avait fait asseoir, avait envoyé la servante préparer la chambrette où l'on recevait régulièrement les évangéliques venus faire imprimer un texte qui serait interdit en pays catholique. Il y en avait tant, depuis que lui-même avait fui Lyon – au point qu'il avait fini par se demander s'il n'était pas temps d'agrandir l'imprimerie. Il était prêt à parier que l'étranger ne voulait pas autre chose : tout au plus demanderait-il à imprimer lui-même.

La servante était redescendue, et avait servi à l'hôte le ragoût que la famille avait mangé plus tôt dans la soirée.

« Tenez, mon bon Monsieur, nous l'avons bien réchauffé, cela vous réconfortera. Le temps a failli se mettre au beau, mais il s'est ravisé. Il fait un froid à ne pas mettre un poussin dehors, à c'te heure. »

Le Parisien avait souri, pour la première fois depuis son arrivée.

« Merci, vous êtes bonne. Il est vrai que je suis à la fois transi et affamé. Vous me ressuscitez. »

Cela dit, il avait été peu loquace. Chaque fois qu'il l'avait pu, il avait répondu aux questions par monosyllabes. Et lorsque cela n'était pas possible, ses informations s'étaient bornées à l'essentiel. Il avait pignon sur rue depuis quelque temps. À Paris. Il s'intéressait plus particulièrement au dessin et à la fonte des caractères. Romains, avait-il précisé en réponse à une question. Il voyageait depuis plusieurs jours. Il venait de passer quelques mois à Bâle. Le repas terminé, Claude Garamond avait regardé Pierre de Vingle en face, pour la première fois. Il avait des yeux brun clair, mêlés de vert, des yeux de chat.

« Si vous le permettez, Maître, j'aimerais renvoyer à demain la raison pour laquelle je suis venu. Je suis fourbu, et mon affaire est complexe. »

On ne peut qu'accéder au vœu d'un hôte. Pierre de Vingle était curieux, mais il avait accepté.

L'étranger ne l'avait d'ailleurs pas fait languir. Le lendemain matin, il était descendu en même temps que lui. Après le déjeuner, il avait accompagné Maître de Vingle dans son imprimerie, qu'il avait visitée. Il s'était penché sur la casse, en avait retiré un caractère, puis un autre, et un autre encore, qu'il était allé examiner à la lumière du jour, dehors. Intérêt de graveur, s'était dit Pierre de Vingle.

Finalement, les deux hommes s'étaient isolés dans la salle des correcteurs, vide à cette heure-là.

Claude Garamond avait sorti de la poche intérieure de sa veste une feuille de papier qu'il avait dépliée, lissée et qu'il avait présentée à Pierre.

« Il peut sembler ridicule d'avoir entrepris un tel voyage sur un oui-dire, mais je suis venu jusqu'ici pour vous demander s'il est vrai que c'est vous qui avez imprimé ce placard. D'après ceux de vos poinçons que j'ai examinés tout à l'heure, je dirais que oui. »

Pierre de Vingle avait tout de suite vu de quoi il retournait. Pour se donner une contenance, il avait pris la feuille et avait commencé à déchiffrer le texte à haute voix :

*« Articles véritables sur les horribles grands et insupportables abus de la messe papale : inventée directement contre la sainte Cène de Jésus-Christ. J'invoque le ciel et la terre en témoignage de vérité : contre cette pompeuse et orgueilleuse messe papale par laquelle le monde (si Dieu bientôt n'y remédie) est et sera totalement ruiné, abîmé, perdu et désolé : quand en icelle Notre-Seigneur est si outrageusement blasphémé : et le peuple séduit et aveuglé : ce que plus on ne doit souffrir ni endurer. »*

Puis ses yeux avaient parcouru la feuille et s'étaient portés sur la fin du texte, et il avait lu, d'une voix de plus en plus lente, la conclusion.

*« ... par cette messe ils ont tout empoigné, tout détruit, tout englouti; ils ont déshérité princes et roys, marchands, seigneurs, et tout ce que, on peut dire, soit mort ou vif. Par icelle ils vivent sans souci, ils n'ont besoing de faire rien, d'estudier encore moins, que voulez-vous plus? Il ne se faut donc s'émerveiller bien fort s'ils la maintiennent; ils tuent, ils brûlent, ils détruisent, ils meurtrissent comme brigands tous ceux qui les contredisent, car ils n'ont plus que la force. Vérité leur fault. Vérité les menace. Vérité les suit et pourchasse. Vérité les épouvante. Par laquelle brièvement seront détruits. Fiat, Fiat, Amen. »*

Il avait levé les yeux. Les yeux de Claude Garamond s'étaient faits presque noirs, son visage était pincé, ses lèvres serrées, sa pâleur effrayante.

« Alors? Est-ce vous qui avez eu la brillante idée de traiter le roi de brigand sanguinaire? »

Prudence.

« Il se peut que ce manifeste sorte de mon imprimerie, cher confrère, mais cela doit faire quelque temps, il me rappelle les discours que tient notre ministre, le pasteur Marcourt. »

« Ce n'est pas vous qui l'avez écrit! »

Cela l'avait fait rire.

« Seigneur, non. Je serais bien incapable d'écrire une chose pareille. Ce doit vraiment être le pasteur Marcourt. »

Garamond avait paru réfléchir, soupeser cette information; il avait fini par acquiescer.

« Je vois. Il est vrai que celui qui m'avait renseigné était imprimeur, et non théologien. Il m'a dit que vous aviez été persécuté, que vous aviez dû fuir le royaume en abandonnant femme et enfants, et que vous étiez l'auteur de ce texte. »

« Eh bien non. Le culte de la Vierge me laisse sceptique, je vous l'accorde, mais jamais je n'userais d'une telle véhémence. Mes méthodes sont différentes, et je suis opposé aux provocations. Je serais plutôt pour vivre et laisser vivre. Puis-je savoir pourquoi vous vous intéressez à la provenance de ce placard ? »

« Comme vous n'êtes pas théologien, et qu'en plus vous n'êtes pas l'auteur du texte, vous ne savez peut-être pas qu'il a été affiché partout de Paris à Amboise, et jusque sur la porte de la chambre à coucher du roi, qu'il a provoqué la mort d'un nombre encore indéterminé de personnes, une cinquantaine au bas mot, et a eu l'effet contraire à celui que son auteur escomptait. Au lieu d'éveiller les âmes, il a déchaîné une persécution sans précédent et a éloigné des évangéliques des hommes qui jusqu'à la veille auraient été tout prêts à discuter avec eux. »

Pierre de Vingle savait tout cela, mais il avait préféré rester vague.

« Que depuis quelques mois les circonstances soient particulièrement dures pour tous ceux qui ne sont pas en complet accord avec l'Église de Rome, cela je le sais. Nous en subissons immédiatement les contrecoups, à chaque fois que cela arrive : les gens viennent prendre refuge en pays de Neuchâtel, en pays de Vaud, de Genève ; et même lorsque, pour une raison ou une autre, ils vont en pays de Berne ou de Bâle, ils passent par ici, et ils racontent. »

« Et vous ne vous êtes pas rendu compte que la dernière vague avait pour origine ceci ? »

Claude Garamond avait frappé le placard avec violence. Pierre de Vingle avait esquivé la question.

« Plusieurs savants, Pierre Olivétan en tête, préparent une traduction de la Bible, et je sais que cela peut provoquer une tempête. »

Les deux hommes s'étaient regardés en silence pendant une petite éternité.

« Et quelle est la raison qui vous a poussé à venir jusqu'ici, Maître Garamond ? »

Claude Garamond avait dû faire un effort pour parler, cela s'était vu à la tension de son cou.

« L'homme qui a été accusé d'avoir imprimé ces placards était mon maître, celui qui m'a appris le métier et m'a traité comme un fils. Depuis, il était devenu l'époux de ma mère. » Une pause. Lorsqu'il avait repris, Claude Garamond pouvait à peine articuler, les pleurs l'étouffaient. « J'ai juré devant Dieu que je retrouverais l'auteur de ce texte insensé, lancé dans une communauté sans la moindre réflexion sur les graves conséquences qu'il pourrait avoir, et je l'ai juré tout autant pour ma pauvre mère, ou pour mieux dire à ce qu'il reste de cette femme qui ne vivait que pour son époux. Et je me suis juré, à moi, que je le lui ferais avaler. »

Pierre de Vingle avait souri malgré lui.

« Si ce placard est l'œuvre de Maître Marcourt, vous vous rendrez vite compte que ce n'est pas le genre d'homme à qui on fait avaler ses écrits. »

« On a lancé ce brûlot depuis cet abri, sans se soucier de ce qui arriverait à ceux qui en subiraient les conséquences. Le roi était sur le point d'instaurer une sorte de

paix religieuse, sur le point de neutraliser la Sorbonne. Mais Sa Majesté est homme de l'instant, et ces placards ont détruit l'instant. Ils l'ont tellement enragée que le balancier a oscillé tout à fait dans l'autre sens. Encore un peu, et elle sera plus bigote que les fanatiques de la Sorbonne qui, en ce moment, font d'elle ce qu'ils veulent. En tout cas, elle les a laissés libres d'agir, alors que, jusqu'ici, elle les avait retenus. Résultat : Maître Antoine Augereau et cinquante autres peut-être sont morts. À la Sorbonne, on n'attendait qu'un prétexte pour sévir contre les gens qui déplaisaient à la Faculté de théologie. Votre Marcourt le leur a donné, et a contribué à frapper un coup mortel contre les défenseurs de sa propre cause. Les gens que les évangéliques étaient sur le point de gagner à leurs idées se sont détournés d'eux avec horreur.»

« Vous m'en voyez marri, sincèrement marri. Mais cela ne va guère émouvoir Maître Marcourt. À sa manière, c'est un fanatique. Je vous conduirai jusqu'à lui, et vous lui parlerez. Mais il a fait sien la cause de Martin Luther, et il est persuadé qu'il faut tout sacrifier pour elle. Lui l'a fait, il a quitté Lyon où il vivait, et il est arrivé ici les mains vides, il n'avait que les vêtements qu'il portait sur son dos. Son éloquence a fait de lui notre premier pasteur. »

« Vous l'aimez ? »

Pierre de Vingle avait dû soupeser la question. Il ne craignait plus trop que le nouveau venu fût un suppôt de la Sorbonne.

« Entre nous, je le trouve trop extrême, trop exigeant, trop peu humain aussi, contrairement à Maître Farel, par exemple, qui reste toujours proche des gens, et que le son de sa propre voix n'exalte pas jusqu'à l'extase. Ou à Maître



Olivétan, qui est la douceur même. Mais j'estime que sa cause est juste. »

Il avait jaugé Garamond un instant.

« Êtes-vous luthérien, ou zwinglien ? »

« Je n'en sais rien. Je suis avant tout un artisan. Et comme Maître Augereau, je suis un bon chrétien. J'estime que nous devrions discuter. Les catholiques intransigeants sont insupportables, ils ont été jusqu'à vouloir faire interdire l'imprimerie, et le roi les a suivis. »

« Quoi ? Interdire l'imprimerie ? Mais... »

« L'idée lui est venue à cause de votre Marcourt, tenez. Alors que Sa Majesté était encore fâchée des Placards, on s'est arrangé pour faire circuler un *Petit traité très utile et salutaire de la sainte Eucharistie...* »

« Oui, celui-là c'est moi qui l'ai imprimé personnellement. »

« La seule chose positive de ce texte, c'est que l'auteur s'y accuse d'avoir écrit et imprimé les Placards contre la messe. Et comme Maître Augereau était mort, et que décidément ce ne pouvait donc pas être lui, cela a fâché encore plus Sa Majesté. Elle avait laissé tuer l'imprimeur préféré de sa sœur, un homme qui avait clamé son innocence. Et il s'avérait qu'il avait effectivement été accusé à tort. Maître Beda, qui a poussé ou fait pousser le roi à appuyer l'exécution de Maître Augereau, l'a payé cher : il a dû faire amende honorable, a été exilé, et il a échappé lui-même de peu au bûcher. Les amis de Maître Augereau et du chevalier de Berquin ont applaudi, mais tristement, car cela ne ressuscitera ni ces deux martyrs-là, ni les autres. Et en attendant, pour régler le problème, on ferme les imprimeries. »

Un long soupir.

« Cela ne tiendra évidemment pas. Le seul effet bénéfique de cette loi a été de me donner du temps libre pour venir vous voir. Je suis persuadé qu'à mon retour nous pourrions nous remettre à nos presses. »

Il avait eu un sourire sans aménité.

« Les évangéliques intransigeants m'insupportent tout autant que les romains bigots. Pour les mêmes raisons : lorsqu'on se laisse aller aux extrêmes, ce qui est plus facile que de réfléchir, on devient idiot. Les idioties sont différentes, mais elles n'en sont pas moins des idioties. Toutes. Et elles sont dangereuses. Il faut discuter, et non s'entre-tuer. Sinon l'Humanité ne s'élèvera jamais plus près du ciel. »

Pierre de Vingle l'avait regardé longtemps sans rien dire. Cet étranger disait tout haut dans son parler rapide ce que lui-même pensait au plus profond de lui et qu'il n'avait jamais exprimé.

« Nous ne sommes que des artisans, nous ne sommes pas des penseurs. Laissons les théories à ces docteurs en théologie dont c'est la vocation. »

« C'est exactement ce que disait Maître Augereau. Cela l'a mené tout droit au gibet. »

« Alors ? »

« Allons voir Maître... Marcourt, avez-vous dit ? »

« Oui, Antoine Marcourt. Il vient de Lyon, mais c'est un Picard, comme moi. »

« D'où qu'il vienne, je veux faire sa connaissance. » Un sourire avait effleuré ses lèvres. « De toute manière, même si je pouvais lui faire avaler son maudit placard, cela non plus ne ressusciterait pas mon maître. » Il avait réfléchi un instant. « Mais, auparavant, je voudrais vous faire lire le mémoire que j'ai rédigé sur mes rapports avec

Maître Antoine, et les événements qui ont précédé sa mort. »

Il s'était levé, avait grimpé jusqu'à sa chambre, et en était redescendu avec une liasse de feuilles attachées avec une lanière de cuir.

« Voici mon histoire. J'ai composé à la casse, la nuit, ce que j'écrivais le jour. Depuis la mort de Maître Antoine, je n'arrive plus à dormir. »

Pierre de Vingle avait pris les feuilles.

« Peut-être n'est-ce pas pour punir Maître Marcourt que vous êtes venu, mais pour vous-même, pour retrouver la paix de l'âme une fois que vous vous serez confronté à lui. Cela vous aidera à faire votre deuil. »

« Je voudrais que vous disiez vrai. »

« Me permettez-vous un conseil ? »

« Je vous en prie, Maître de Vingle. »

« Laissez-moi le temps de lire votre mémoire. Quelques jours. Je vous accueille volontiers chez moi. Vous pourrez voir Maître Marcourt de loin, vous faire une idée, et moi aussi, en lisant votre texte, que vous lui apporterez ensuite. »

Les yeux de Garamond s'étaient plissés, son front aussi.

« D'accord », avait-il fini par dire. « Pendant ce temps, je peux prêter main-forte à votre imprimerie. C'est ainsi que je passerai le mieux inaperçu. »

Ils s'étaient serré la main.

Pierre de Vingle avait ouvert le paquet. Le texte avait été imprimé en caractères latins d'une limpidité, d'une finesse, d'une beauté extraordinaires. Jusque-là, Pierre avait toujours refusé les caractères latins parce qu'il ne les trouvait pas aussi clairs qu'on voulait bien le dire. Mais ceux-là...

« D'où vient la fonte qui a servi à composer ce mémoire ? »

Une fois encore, la voix de Claude Garamond avait tremblé en répondant.

« Elle est l'œuvre de Maître Antoine Augereau, Dieu ait son âme, qui était un grand savant, et le plus grand graveur de poinçons romains de France et de Navarre. Peut-être du monde. »

« Antoine Augereau... C'est un nom qu'il me semble avoir déjà entendu. Chez mon beau-père à Lyon, peut-être... Il était imprimeur. »

« Et qui était-ce ? »

« Maître Claude Nourry, à l'enseigne du Prince. »

« L'imprimeur de *Pantagruel* ? »

« Lui-même. Il est mort depuis, paix à ses cendres. »

« Et vous ? Comment se fait-il que vous soyez ici ? »

« J'avais trop imprimé la Bible de Maître Lefèvre en français. J'ai pris des précautions, mais elles ont été vaines. Le jour est venu où il a fallu que je m'éclipse. »

Une pause.

« Et vous-même, Maître Garamond ? »

« Je ne suis pas, ou plutôt je ne suis plus imprimeur, je suis graveur. J'ai tout appris de Maître Augereau. »

Pierre de Vingle avait réfléchi un instant. Pendant que Claude Garamond travaillerait à ses côtés, il lui permettrait, s'il était aussi habile que l'apparence de son texte le laissait présager, de gagner du temps, qu'il pourrait consacrer à la lecture.

« Marché conclu, donc, mon ami. Au travail. »

Les deux hommes s'étaient levés ensemble, et étaient retournés à l'imprimerie.

Il avait fallu toute la journée pour que le Parisien fût installé et à son affaire. Lorsqu'il avait parcouru d'un premier coup d'œil le texte sur lequel il allait travailler, il avait eu une exclamation de surprise.

« Mais... C'est encore une fois la Bible traduite par Maître Lefèvre. Vous la réimprimez ? »

« Non. Si vous la regardez bien, c'est une version modifiée, qui est l'œuvre de Maître Olivétan. Il part du texte français de Maître Lefèvre, certes, mais il le collationne avec les textes anciens, grec et même hébreu, car Maître Pierre est un grand érudit. Aussi ne garde-t-il le texte de Maître Lefèvre que là où il est en accord avec ceux qu'il considère comme des originaux, des textes auxquels le Maître d'Étapes n'avait pas accès. »

Il avait eu un sourire malicieux.

« Même s'il est un grand savant, Pierre Olivétan est un jeune homme. Et, comme vous le savez, les jeunes gens ont tendance à vouloir réinventer la roue, sans remarquer l'essentiel : si elle n'avait pas déjà existé, l'idée ne leur en serait pas venue. Mais il faut leur laisser faire leurs expériences. Et quand c'est pour la plus grande gloire du Créateur... »

Claude Garamond avait acquiescé.

« Cela est bien dit. »

Il s'était mis au travail.

Maître Marcourt ne s'était pas manifesté, il était peut-être à Genève. En attendant, Maître de Vingle avait décidé d'utiliser son temps libre pour lire.

Il avait entamé le mémoire de Claude Garamond.